L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. 6. PHILADELPHIE, DECEMBRE 2, 1809. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT, ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÉTRE.

LITTERATURE.

Les Martyrs, ou *le Triomphe de la Religion Chrétienne*,

Par F. A. de Chateaubriant.

Analyse de l'Ouvrage, par M. Amar. *Extrait du* Moniteur.

La fille du prêtre d'Homere, la douce et belle Cymodocée s'est égarée dans les bois du Taygete, en revenant de la fête de Diane-Limnatide. La nuit s'avance, et le sentier est perdu. La jeune fille se trouble, s'épouvante, implore les dieux des forêts, les Napées et les Dryades. Ses cris se perdaient en vain dans les airs, lorsqu'elle aperçut un jeune homme "qui dormait appuyé contre un rocher; sa tête inclinée sur sa poitrine, et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance; sa main, jettée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien, qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit." C'était le sommeil d'Endymion. Toute tremblante, et craignant d'avoir profané les mysteres, la fille Démodocus tombe à genoux, et conjure la colere de la déesse.

A ses cris, le chien aboie, le chasseur se réveille... Ce n'est point l'amant de la reine des forêts; c'est le guerrier qui triompha de Carrausius, le tribun de la légion britannique, l'ami du prince Constantin; c'est Eudore, qui, rendu à la pureté des mœurs champêtres, a renoncé pour toujours au tumulte des camps, à la pompe des cours. Il remet la fille de Démodocus entre les bras de sa nourrice, et s'éloigne. Mais quoi? un étranger a rendu Cymodocée à son pere, et la fille d'Homere, la prêtresse des Muses, n'a pas exercé envers lui les devoirs de l'hospitalité! Cette seule pensée trouble un moment la joie qu'éprouve Démodocus en revoyant sa fille. Mais bientôt le char est prêt, et l'on y place l'homage de la reconnaissance, la coupe antique d'homere. Le char vole, arrive dans l'Achaie, et franchit l'Alphée. un viellard se charge de conduire les voyageurs au champ de Lasthénès; c'est Lasthénès lui-même, le pere d'Eudore.

Dans le festin hospitalier qui termine les travaux et la journée, Démodocus saisit une coupe et va faire une libation aux pénates de Lasthénès. "Arrêtez, lui dit-on, notre "religion nous défend ces signes d'idolâtrie." O prodige, en effet! le prêtre d'Homere est assis à côté du pontife de Lacédémone; et la harpe sacrée répond aux profanes accords de la fille de l'Hélicon! Les Homérides sont avec des Chrétiens?

Panditur intereà domus omnipotentis Olympi.

Le Ciel s'ouvre: le spectacle le plus imposant, le plus sublime, succede aux doux tableaux, sur lesquels la nuit vient de baisser son rideau pacifique. Les destins d'Eudore et de Cymodocée sont à jamais fixés dans le conseil céleste: tous deux vont sceller de leur sang leur attachement à la religion du Christ.

Cependant le gazouillement des hirondelles vient d'annoncer à Lasthénès le lever du jour: il se hâte de quitter sa couche. La

famille chrétienne et les descendants d'Homere se réunissent dans une île, au confluent du Ladon et de l'Alphée; et le fils de Lasthénés commence le récit de ses aventures. Il dit ses combats, ses victoires, ses faiblesses et son repentir; l'amour coule avec ses paroles, et s'insinue dans le cœur de Cymodocée, déjà touchée, déjà prévenue en faveur de la religion d'Eudore. Satan le voit, il triomphe, et se flatte de profiter de cet amour pour jetter le trouble dans l'Eglise de J. C. Il soumet son horrrible plan aux complices de sa révolte, devenus les compagnons de son supplice: le plan est adopté, et les démons partent pour l'exécuter.

Tandis que les anges et les saints tiennent leurs regards arretés sur Eudore et Cymodocée, dont l'enfer a juré et conspiré la ruine, la fille de l'Homéride ouvre son cœur à son pere, et lui déclare son vœu de se faire chrétienne, pour devenir l'épouse d'Eudore. Le viellard se trouble, s'affilige, combat un moment la résolution de sa fille, et cede enfin à ses désirs. Les deux familles se disposent à partir pour Lacédémone.

Mais déjà le farouche Hiéroclès a donné le signal de la persécution; Hiéroclès, le Sophiste, l'ennemi, le rival d'Eudore, et l'indigne amant de la belle Cymodocée. Il arrive en Achaïe, et ordonne le dénombrement des chrétiens. Le démon de la jalousie s'empare de cette âme féroce; et c'est bien moins déjà les chrétiens qu'il poursuit; c'est bien moins Eudore qu'il veut punir, que l'époux désigné de Cymodocée, que sa rage brûle d'immoler. En vain, pour la dérober à ses fureurs, on la confie aux soins de la mere de Constantin, de la pieuse Hélene; en vain des mers séparent la victime de son bourreau; le temps, les intervalles, il franchit tout, et bientôt ses satellites ont ramené sa proie à Rome: elle n'échappe aux mains de son persécuteur, que pour être plongée dans les prisons, en qualité de chrétienne.

Tandis qu'elle s'y résigne à ce qu'il plaira au Dieu des chrétiens d'ordonner d'elle, son intrépide époux confesse généreusement la croix, au milieu des supplices; il demande et obtient la gloire du martyre. Cymodocée l'apprend: une main courageuse avait brisé ses fers; rendu aux vœux de son vénérable pere, elle peut braver désormais dans un sûr asile, tous les orages de la persécution. Mais elle échappe à tous les yeux; elle vole vers le théatre du supplice, s'élance dans l'arène, et tombe précipitée dans le sein de son époux. Sa jeunesse, ses charmes, rien n'attendrit le peuple féroce qui l'environne; rien ne peut éteindre sa soif, que le sang des martyrs; il va couler. Cymodocée est chrétienne; elle doit partager le sort du chrétien son époux. Un anneau, trempé dans le sang d'Eudore, devient le gage et le signe terrestre de la chaste union que le Ciel va ratifier. La trompette a sonné: la porte de la caverne a mugi sur ses gonds; le tigre s'élance.... et le martyre est consommé.

Soudain la foudre gronde sur le Capitole: l'amphithéâtre s'ébranle dans ses fondements, les idoles se renversent, et une voix répete: "Les dieux s' en vont."

Tel est, dans son ensemble, le sujet, le plan et la marche du nouvel ouvrage de M. de Châteaubriant.

Je n'éleverai point ici l'inutile question du titre qui peut lui convenir: je ne refroidirai point, par de stériles disputes de mots, l'intérêt que doivent inspirer la nouveauté du sujet et le nom justement célebre de l'auteur. *Les Martyrs* seront donc un *poëme* pour moi, c'est-à-dire, une *création* nouvelle, si j'y remarque fréquemment les traces du genie créateur: et s'ils appartiennent, par leur sujet, à tout ce que la poésie peut traiter de plus grand et de plus pathétique, ce sera une véritable *épopée*, dans le sens que l'on est convenu d'attacher à ce mot depuis Aristote jusqu'à nous.

Voyons donc comment, et jusqu'à quel point, ces grandes conditions se trouvent remplies dans l'ouvrage, et considérons d'abord le sujet en lui même.

La pensée premiere sur laquelle repose tout l'édifice du poëme, est une de ces conceptions qui ne se presentent, ni dans tous les temps, ni à tous les esprits. La plupart de nos grands poëtes avaient emprunté de nombreuses beautés poétiques à la poésie du christianisme; mais la mine est si riche, si féconde, que M. de Châteaubriant a pu se flatter d'y découvrir après eux de nouveaux trésors; son espérance ne l'a point trompé. Après avoir, la Bible et les Peres à la main, tracé les regles de la *poétique chrétienne*, établi ses rapports et montré sa supériorité sur toute autre poétique, il a voulu tenter l'application de ses propres préceptes; et

René et Atala enrichirent les lettres d'un nouveau genre de poésie qui partagea d'abord, et me semble aujourd' hui réunir les suffrages des gens de lettres de toutes les nations; le temps ne fera vraisemblablement qu'ajouter à l'effet de ces productions qui portent, dans leurs beautés sublimes, comme dans leurs légers défauts, le caractere d'un tàlent si vrai, si original. Ce n'était cependant encore qu'une ébauche imparfaite de ce que le génie pouvait tirer d'une poëtique nouvelle, qui mettait tant de richesses à sa disposition. Il fallait qu'un grand ouvrage prouvât que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait rien avancé de trop, rien supposé gratuitement, en mettant la Bible audessus d'Homere, le Ciel et l'Enfer des chrétiens au-dessus du Tartare et de l'Olympe des poëtes profanes. Que fallait-il pour cela? S'arrêter à un sujet qui amenât une opposition naturelle et marquée entre le merveilleux de la fable et celui de l'évangile; entre les mœurs patriarchales des premiers chrétiens et tous les genres de corruptiou qui les environnaient; entre le culte des idoles et le culte du vrai Dieu: il fallait s'attacher à une époque assez célebre dans l'histoire civile et dans les annales de l'église, pour qu'elle réveillât de grands souvenirs, et inspirât d'avance un grand intérêt.

Le sujet choisi et traité par M. de Château briant réunissait une partie de ces avantages.

La trop fameuse persécution ordonnée par Dioclétien, fut pour l'Eglise une époque de gloire et une longue suite de triomphes: elle est désignée particulierement par le nom d' *ere des Martyrs*. C'est elle qui devait donc appeler et fixer d'abord l'attention de l'auteur; c'est parmi ces nombreux défenseurs de la foi qu'il devait choisir ses héros, puisqu'il voulait chanter *le triomphe de la religion chrétienne*. Mais l'histoire, en se bornant à donner une époque célèbre, laissait au génie du poëte une carriere aussi vaste que nouvelle; et pour la premiere fois, l'épopée s'emparait d'un sujet, où elle n'allait se trouver sur les traces d'aucun de ceux qui avaient précédemment embouché sa trompette. Caracteres, mœurs, passions, style, descriptions, tout devait être ici d'une création nouvelle, tout devait caractériser une production singuliere, sans être bizarre, et vraiment originale, sans se montrer absurde. Moins heureux ici que dans *Atala*, l'auteur des *Martyrs* n'était point le maître de transporter son lecteur dans ces régions inconnues, où une nature encore vierge lui offrait à décrire des sites et des aspects qu'aucun poëte grec ou latin n'avait connus: c'était une source de descriptions dont le germe même ne se trouvait ni dans Homere, ni dans Virgile; et l'on sait avec quel talent M. de Châteaubriant a traité cette partie de l'ouvrage: on retrouve ce même talent dans plusieurs descriptions des *Martyrs*; et ce qui prouve sa supériorité, c'est qu'il est toujours au ton et prend admirablement les couleurs de son sujet; c'est qu'il décrit aussi délicieusement les bords de l'Alphée et les riants paysages de l'Arcadie et de la Messénie, qu'il a peint, dans toute leur pompe sauvage, les rives du Meschacebé et les Savannes du Nouveau-Monde.

Mais l'objet principal, la premiere pensée de M. de Châteaubriant dans son nouvel ouvrage, était de montrer combien la religion des chrétiens l'emporte, sous les rapports poëtiques, sur la religion des Grecs et des Romains. C'était développer en action les principes consacrés dans la seconde partie du Génie du christianisme. C'est là que la critique attendait l'auteur, il ne doit pas se le dissimuler: c'est-là que vont l'attaquer tous ceux qui ne croient pas autant à la poésie de la religion qu'à la sublimité de sa morale, et qui s'obstinent à penser que, hors les Grecs et leur mythologie, il ne peut y avoir de salut pour les poëtes. Déjà le parallele ingénieux où les beautés simples et touchantes de la Bible sont opposées aux traits les plus sublimes et les plus pathétiques d'Homere, avait trouvé de nombreux contradicteurs; que sera-ce donc quand on verra que M. de Châteaubriant ne se borne plus à accorder simplement à la poésie sacrée une supériorité marquée sur la poésie profane, mais qu'il prétend forcer cette derniere à avouer sa propre défaite, lors même qu'elle emploie, pour se défendre, des armes signalées par tant de victoires?

C'est ce que se propose, en effet, l'auteur des *Martyrs*; et pour y réussir, il fallait, dit-il lui même, chercher un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau des deux religions, la morale, les sacrifices, les pompes des deux cultes: un sujet où le langage de la Genese pût se faire entendre auprès de celui de l'Odyssée, où le Jupiter

d'Homere vint se placer à côté du Jehova de Milton, sans blesser la piété, le goût et la vraisemblance des mœurs, M. de Châteaubriant a raison d'insister sur ce dernier point; il marche en effet ici entre deux écueils également redoutables: le danger d'alarmer la piété trop ombrageuse des uns, et la crainte de choquer, dans les autres, la délicatesse de ce goût timide, qui, scrupuleusement renfermé dans les bornes communes, n'admet que ce qu'il conçoit, et ne conçoit guere que des choses ordinaires. Comment concevra-t-il alors cette alliance perpétuelle de styles, de mœurs, de religions, si opposés dans ses idées? Comment passera-t-il sans efforts et sans scandale, du temple de Jupiter à celui du Dieu des chrétiens, et du prêtre d'Homere au prêtre de J. C? Quel rare talent ne suppose donc pas dans l'auteur, la juste pensée de faire un tout harmonieux, d'éléments aussi discordants; et quel enchanteur que M. de Châteaubriant, s'il y parvient!

Voilà donc la Muse des mensonges aux prises avec la Muse des vérités; et, spectateur intéressé de cette lutte vraiment nouvelle, le lecteur va se trouver en état de juger ce grand procés littéraire.

Distinguons d'abord ce qui appartient à M. de Châteaubriant dans l'ordonnance générale de son ouvrage, de ce que peuvent y revendiquer les poëtes épiques qui, en traitant avant lui des sujets sacrés, ont emprunté à la religion chrétienne son merveilleux, son pathétique, et la pompe de quelques-unes de ses cérémonies. Avant l'auteur des *Martyrs*, le Tasse et Milton avaient ouvert les cieux, assisté au conseil de la suprême Sagesse, et convoqué les puissances infernales. Je ne parle point du Dante, qui s'est frayé une route particulière, où personne n'a été tenté de le suivre, je ne dis rien de ce Camoëns, qui, par le mélange et l'emploi absurde d'un merveilleux mytho-chrétien, dénature à-la-fois la majesté de la religion chrétienne et les agréments de la fable.

Que dirai-je d'ailleurs de toutes ces épopées, qui n'ait été très-bien dit par M. de Châteaubriant lui-même? Mais tout en faisant voir quelle imposante majesté le merveilleux chrétien répandait sur ces beaux poëmes, l'auteur, trop plein sans doute de son objet, a négligé d'observer qu'il ne suffisait pas d'étaler de grands tableau, et de mettre à contribution le ciel et les enfers, les anges fideles et les anges révoltés; que c'est par l'action surtout que vit et se soutient la fable épique, et que c'est la machine du merveilleux, qui doit imprimer le mouvement à tous les membres du corps épique. Or, ce mouvement est nul, ou souverainement ridicule, quand il est mal dirigé; et c'est-là que s'établit entre l'épopée ancienne et nos poëmes modernes, une distinction qui n'est pas, il faut en convenir, à l'avantage des derniers venus. C'est précisément parce que les dieux d'Homere et de Virgile sont beaucoup plus près de la nature de l'homme, qu'ils devenaient entre les mains du poëte, des instruments beaucoup plus dociles des passions et des caprices de l'homme. Le Jupiter d'Homere est bien plus poétique que le Jehova de Milton, par cela seul qu'il est la création d'Homere qui en a fait tout ce qu'il a voulu; qui a pu le peindre jaloux, haineux, vindicatif, amoureux, passionné enfin, sans blesser le moins du monde la religion et les mœurs de son temps. Le Dieu des chrétiens est, pour le poëte, un personnage d'une toute autre importance: ici, tout est article de foi, et la plus légere fiction devient une espece de sacrilége. Il faut adorer et se taire, ou se renfermer dans le vague de descriptions produites et reproduites cent fois. On peut, à la vérité, faire prononcer à ce Dieu redoutable les arrêts de sa colere ou de sa clémence; mais comment le faire agir d'une maniere conforme à l'idée que nous en donne la théologie? C'est ce que paraissent avoir senti les poëtes chrétiens, qui n'ont point osé prêter d'*actions* à celui qui remplit l'immensité, de l'action toute-puissante de sa parole et de sa volonté. Aussi cette portion du *merveilleux* est-elle nulle dans *la Jérusalem délivrée*, et complettement ridicule dans *le Paradis perdu*. On ne se prête point à l' idée de voir le Messie, fils de Dieu, Dieu lui-même, commander des armées, présider à des évolutions militaires, et guider ses troupes à la victoire; cela n'est ni plus poëtique, ni plus raisonnable que des canons dans le ciel, et des gens qui réunissent, en un clin-d'œil, les deux parties d'un corps pourfendu de la tête aux pieds. Ce ne sont point là d'heureuses fictions, ce sont des conceptions bisarres ou révoltantes, et dont il serait difficile de trouver des traces dans Homere et dans Virgile. Voilà cependant les écarts où tombe le génie, lorsqu'indigné de ses entraves, il veut franchir les limites que lui

prescrivent les convenances religieuses et morales des temps où il écrit. Rien ne prouve mieux combien l'excés du ridicule touche de-près le dernier degré du sublime.

De quelle resourse le polythéisme n'était-il pas encore pour les anciens? Quelle foule immense de dieu, de demi-dieux, d'agents secondaires, qui, toujours à la disposition du poëte, volaient à sa voix d'un bout du Monde à l'autre, animaient tout autour de lui, et se multipliaient à son gré, pour donner à tout la forme, la vie et les couleurs? Qu'avons-nous pour remplacer tout cela? de froides allégories, des êtres métaphysiques personnifiés, qui n'ont pu donner à la Henriade, malgré ses beaux vers, l'intérêt et le charme des poëmes épiques qui l'ont précédée

Convenons-en donc de bonne foi: le merveilleux du christianisme peut fournir, sans doute, de grandes pensées, de magnifiques tableaux; mais il est trop supérieur peut-être à notre faiblesse, pour être traité, dans nos poëmes modernes, avec la dignité convenable. Dieu, la Vierge, les Saints! tout cela est d'une nature trop élevée, pour devenir jamais des personnages épiques; et je ne conçois gueres plus la possibilité de les faire agir dans un poëme que parler sur la scene, dans un ouvrage dramatique. L'indivisible unité du dogme trinitaire est encore un obstacle à l'intervention divine dans nos fictions poétiques. Comment attribuer des fonctions diverses et des actes distincts, à ce qui est essentiellement *inséparable!* Je crois connaître et sentir comme un autre, tout ce que les livres saints renferment de beautés de tous les genres; je sais qu'ils peuvent fournir à l'âme une inconcevable abondance de sentiments exquis, et parler à l'imagination d'une maniere aussi éloquente que sublime; mais je doute que notre système théologique soit aussi riche, aussi fécond en inventions poétiques, que les antiques rêveries de la mythologie. Ce sont des rêves, j'en conviens; ce sont des mensonges; eh! que faut-il de plus à la poésie?

L'ouvrage même de M. de Chateaubriant me confirme plus que jamais dans mon opinion à cet égard. Qui pouvait tirer de la poésie du christianisme un parti plus heureux que l'auteur du *Génie du Christianisme?* Qui réunissait à une imagination plus brillante, une âme plus sensible, un esprit plus richement orné de tous les trésors de la belle littérature? Qui surtout pouvait avoir un intérêt plus réel à constater, par un monument, la preuve que le vrai génie qui inspire les poëtes, est le génie du christianisme? Je sais ce que sa modestie se hâtera de répondre; mais je sais aussi ce que l'on peut opposer à cette même modestie, qui me dispense même d'en dire davantage. Que l'on examine donc avec quelque attention le plan des *Martyrs*, et l'on verra que la partie vraiment faible de cet ouvrage, qui offre d'ailleurs tant de détails à l'étude ou à l'admiration, est précisément le *merveilleux* ou la machine poétique empruntée du système chrétien; on reconnaitra que ce même écrivain, dont l'imagination est si heureuse en descriptions, en contrastes habilement ménagés; dont l'âme est inépuisable en sentiments doux, affectueux, héroïques; que cet homme enfin, qui a su se faire un style tellement à lui en fondant heureusement sous ses pinceaux les couleurs d'Homere et celles de la Bible, n'a ni pu ni osé créer rien de neuf dans le *merveilleux* de son poëme: le goût, la raison et la saine théologie s'y opposaient également. Il n'a donc pu que suivre la route tracée et suivie par ses prédécesseurs; tout ce qui restait en son pouvoir était de la sanctifier, pour ainsi dire, en parlant un langage plus strictement théologique, en n'employant que des figures et des images, consacrées par les prophêtes, les apôtres ou les Peres de l'Eglise. Et, dans cette partie même de l'ouvrage, la fiction reprend de temps en temps ses droits, en dépit de la vérité; la douce et longue habitude d'un commerce suivi avec les muses profanes égare quelquefois encore l'auteur sur leurs pas. Comme dans le Tasse et dans Milton, l'auteur des Martyrs intéresse le Ciel à ce qui va se passer sur la Terre, et souleve les puissances de l'Enfer contre les décrets du Ciel. Mais quelle différence dans l'objet de l'action! quelle différence plus grande encore dans les moyens d'exécution! C'est là que M. de Châteaubriant a dû sentir l'infériorité de ses ressorts poétiques, comparées à ceux que Milton et le Tasse avaient employées. Milton, par exemple, trouvait dans son sujet même l'opposition naturellement établie entre des Dieux et des cultes si différents; et puisqu'aux yeux de la religion, les divinités du paganisme ne sont que des

esprits de ténebres, révoltés contre l'auteur de la lumiere, il était tout simple que l'Enfer de Milton se trouvât peuplé des dieux de la mythologie: il n'est pas plus étrange de retrouver ces mêmes Dieux dans l'Enfer du Tasse, puisque le triomphe de la religion chrétienne les avait de nouveau précipités dans l'abîme. Il n'y a rien là qui blesses les idées reçues; et si ces deux grands poëtes se sont trompés, c'est en peignant l'Enfer chrétien comme Homere et Virgile avaient peint leur Tartare. Ce n'est plus alors un contraste heureux, c'est un mélange bisarre de tons et de couleurs qui se repoussent, qui s'excluent mutuellement; ce n'est plus ni de la fable ni de la théologie. C'est un chaos, où la théologie et la fable chercherai-ent en vain à démêler ce qui leur appartient. Tant il était difficile de concilier raisonablement ce qui me semble, de sa nature, absolument inconciliable!

Averti par des fautes si graves et si célèbres, M. de Châteaubriant les a sagement évitées. Mais son *merveilleux* devait perdre et a perdu en action et en mouvement, tout ce qu'il a gagné en sagesse il se réduit: à quelques descriptions, à quelques discours, qui ne sont pas, je le répete, la partie la plus remarquable de son ouvrage; et le démon de *la Volupté*, de *la Jalousie*, de *la Persecution*, sont des personnages purement allégoriques, qui n'ont point assez de consistance dans l'opinion, pour devenir les mobiles d'une action épique. Ce sont des définitions personifiées, et rien de plus; il faut davantage pour animer et faire vivre un poëme.

Critique du même Ouvrage, tirée du Feuilleton du Journal de l'Empire,

Par M. Geoffroi.

Ce livre était célèbre avant d'être connu; on l'annonçait comme devant augmenter les richesses de notre littérature, raffermir la religion ébranlée par les attaques d'une fausse philosophie, et décider cette grande question: s'il peut exister des poëmes en prose? Cette derniere victoire était d'autant plus difficile à obtenir, que l'on refusait même le titre du poëme au *poëme descriptif*, quoiqu'il fût écrit en vers.

Tel est le privilége des grands talents: tout ce qu'ils produisent excite un vif intérêt, fait une grande impression sur les esprits, et, par cela même, peut éclairer l'opinion comme l'égarer, épurer le goût comme le corrompre. M. de Châteaubriant est du petit nombre des auteurs qui, de leur vivant, font déjà autorité dans la littérature; et il faut avouer qu'il mérite, à bien des égards, cette distinction, que si peu d'écrivains partagent avec lui. Il a poussé bien loin le charme, je dirais presque la séduction de style. Ce mot exprime en effet, mieux qu'aucun autre, l'espèce de sensation qu'on éprouve quand on lit les ouvrages de M. de Châteaubriant. Personne n'a su mieux que lui embellir le désert, peupler de fantômes les vastes solitudes, exprimer la voix des grandes eaux, développer à nos yeux les immenses draperies qui couvrent les montagnes, unir l'amour à la religion, le roman à la vérité, les images poétiques aux exhortations chrétiennes, et peindre enfin la mort et le tombeau.

Mais cette espece de tyrannie qu'éxerce sur notre esprit le talent de l'auteur, nous avertit par sa violence même, de lui opposer toute notre raison pour ne pas nous laisser entraîner dans les fausse routes où s'égare quelquefois l'imagination de l'écrivain, et qu'il séme des fleurs les plus aimables, comme pour nous inviter à nous y perdre avec lui. Je ne puis donc m'armer de trop de défiance, de sang-froid, et même de stoïcisme, pour résister au charme: précautions qui seront peut-être inutiles; car en osant chercher des défauts dans un auteur que l'on place déjà entre le Tasse et Fénélon, je crains bien de succomber sous le poids d'une réputation un peu trop précoce, mais assez bien justifiée pour effrayer la critique.

Je ne m'occuperai, dans ce premier article, que de la préface, qui, quoique très-courte, tend à établir des principes qui me paraissent être des erreurs dangereuses, et contre lesquelles on ne peut trop prémunir des lecteurs déjà séduits par les prestiges brillants dont l'auteur a su les environner. Voici le début de cette préface: « J'ai « avancé, dans un premier ouvrage, que la « religion chrétienne me paraissait plus fa-« vorable que le paganisme au développe-« ment des caracteres, et au jeu des passions « dans l'épopée; j'ai dit encore que le mer-« veilleux de cette religion pouvait peut-« être lutter contre le merveilleux emprunté

« de la mythologie: ce sont ces opinions, « plus ou moins combattues, que je cherche « à appuyer par un exemple."

Si l'auteur s'était contenté d'avancer ces propositions, sans vouloir les confirmer par des ouvrages écrits selon ce système; si même ses ouvrages et son talent n'étaient pas de nature à tenter les imitateurs, toujours nombreux en littérature, je ne m'élèverais pas ici contre son opinion; mais comme le nom et le mérite de l'écrivain n'auront que trop d'influence sur l'imagination et le goût des jeunes gens, on ne peut trop se hâter d'attaquer et de détruire des principes qui peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences.

D'ailleurs, il est bon de remarquer ici que M. de Châteaubriant n'affirme que l'une de ses propositions; et relativement à l'autre, il a cru seulement que le merveilleux de notre religion pouvait *peut-être* lutter contre le merveilleux de la mythologie. Ce *peut-être* me donne un grand avantage: car si l'un de ces principes n'est pas sûr, l'autre risque d'être fort douteux; et j'ai conséquemment le droit de dire à l'auteur, que *peut-être* il est trompé, et que *peut-être*, dans la suite, il reconnaîtra son erreur.

M. de Châteaubriant n'a sûrement pas eu l'intention de corrompre notre goût en littérature: il connaît trop bien les bons et anciens modeles, pour qu'on puisse lui supposer ce travers; il a moins encore le dessein d'affaiblir notre respect pour la religion; il y aurait une insigne mauvaise foi à l'en soupçonner; il est très-certainement un homme pieux et honnête; la religion a été jusqu'ici sa muse favorite, et elle a payé ses hommages d'une assez belle somme de gloire, pour qu'on puisse craindre qu'il devienne jamais ingrat. Comment se fait-il donc qu'avec des intentions aussi louables, il ait pu composer deux volomes pour étayer des principes qui nuiraient également à la religion et à la littérature? C'est ce que je crois pouvoir lui démontrer: car tel est l'ascendant de la raison, que sans le secours du talent et les charmes du style, elle finit toujours par triompher même de l'esprit le plus brillant.

La religion chrétienne, dit l'auteur, me semble plus favorable que le paganisme au jeu des passions dans l'épopée. Comment n'a-t-il pas senti que cette opinion est une véritable hérésie? Rien ne favorise moins le jeu des passions que la religion chrétienne; elle ne se présente jamais que pour les combattre, ou pour tâcher de nous en préserver. Dans le paganisme, au contraire, tout est passion, sensation vive, désordre et mouvement tumultueux, qualités essentielles à la poésie. Le Ciel des païens est rempli de vertus, de passions, et même de vices; nous y trouvons des couleurs pour tout peindre: le nôtre n'offre qu'une perfection absolue, sévere, inaltérable, et il ne nous permet d'autre sentiment que le respect, le recueillement et l'humilité. La mythologie païenne a cela d'admirable, qu'elle nous donne la faculté de personnifier tous les êtres métaphysiques, qui seraient si froids s'ils ne prenaient un corps, et s'ils ne parlaient à nos sens. Mais quels sont les habitants du Ciel chrétien que vous substituerez aux êtres mythologiques? Quel est celui de nos anges, de nos saints, que vous chargerez de la balance de Thémis, du glaive de Mars, du bandeau de l'Amour, de l'olivier de la Paix, du manteau de Vulcain et des outres d'Eole? A qui ferez-vous jouer le rôle des Grâces, cortége si nécessaire à la beauté, et qui, enfin, oserez-vous parer de la ceinture de Vénus? Vous réformerez tout cela, me direz-vous? Alors je me tais, et je laisse parler Boileau, que vous reconnaissez sans doute pour une autorité respectable:

Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.

Si, au contraire, vous offrez un mélange de la religion païenne et de la nôtre, outre que ce procédé n'a rien d'édifiant, il nous ramene à ces siecles de barbarie, où l'on faisait assister Junon Lucine aux couches de la Vierge, où l'on osait donner le nom d'Apollon à Jésus-Christ, et où un page souffrait qu'on le nommât Jupiter.

Le merveilleux de la religion chrétienne pourra peut-être lutter, dites-vous, avec le merveilleux emprunté de la mythologie. Je suis d'abord fort étonné qu'un homme

aussi religieux n'ait pas senti combien cette expression est peu convenable: sans doute le christianisme est tout plein de *merveilleux;* mais ce mot ne devient-il pas une injure, quand on le met en parallele avec le *merveilleux* de la fable? Si quelqu'un osait comparer les deux religions en se servant du mot de mythologie, ne l'accuserait-on pas de blasphême? Il est cependant bien certain que le mot *merveilleux* présente la même idée, quand on l'applique en même temps à la fable et au christianisme.

L'auteur nous apprend ensuite qu'il a cherché *un sujet qui renfermât dans un même cadre le tableau de deux religions....; un sujet où le langage de la Genese pût se faire entendre après celui de l'Odyssée; où le Jupiter d'Homere vînt se placer à côté du Jéhova de Milton,* &c.... Mais ce Jéhova de Milton est-il autre chose que notre Dieu? Est-il bien décent de le faire asseoir près de Jupiter? Il faut faire tout cela, ajoute l'auteur, *sans blesser la piété.* Cela se peut-il? N'est-elle pas déjà blessée d'une telle alliance? Jéhova, dira-t-il, l'emportera sur le paganisme? N'est-ce pas déjà trop de les comparer, de les mettre en opposition, et n'est-ce pas une bien triste victoire que celle du vrai Dieu sur Jupiter?

Mais passons sur ce que cette idée peut avoir de choquant pour un esprit religieux; ne doit-on pas craindre les suites d'un pareil mélange? Assez d'auteurs, tels que les Boullanger, les Freret, les Didérot, &c., ont tâché de rompre ce premier lien de la société, et de persuader aux peuples que notre religion est une imitation du paganisme. N'est-ce pas favoriser ce système, qui peut avoir, comme il a déjà eu, les conséquences les plus funestes, que de mêler sans cesse les objets de notre culte avec les folies des païens? A force de montrer ensemble Jéhova et Jupiter, la vérité et l'erreur, le sacré et le profane, n'habituera-t-on pas le peuple à les confondre? Après avoir vu les deux especes de merveilleux se disputer l'honneur de plaire à son imagination, le lecteur ne sera-t-il pas tenté de leur donner le nom commun de mythologie? Que de choses ne pourrais-je pas ajouter à ces réflexions....!! L'obligation où je suis de m'arrêter, est elle-même une preuve du danger de ce système.

Je ne dirai plus qu'un mot relatif à la poësie. La fable est la source féconde où puisent tous les poëtes; c'est elle qui nous présente sous un voile agréable les vérités austères dont la nudité effrayerait notre faiblesse; il faut même qu'elle soit fable, car une vérité ne peut pas servir d'emblême à une autre; sans la fable, plus de magie, plus de prestige, plus d'allégorie, plus rien pour l'imagination! Est-ce dans le Paradis chrétien que les poëtes iront la chercher, ou oseront-ils l'y introduire, s'ils l'empruntent au paganisme?

Sans doute M. de Châteaubriant ne croit pas que son goût particulier et son opinion littéraire puissent entraîner des conséquences absolument contraires à ses intentions; et quand je me trouve en opposition avec un homme de ce mérite, je dois dire, à mon tour, que je me trompe *peut-être;* mais ma conviction sur ce point est si forte, elle a été tellement confirmée par la lecture de l'ouvrage, que j'ai regardé comme un devoir, la franchise la plus absolue dans cette discussion. L'auteur lui-même doit me savoir gré de mes remarques, si elles sont justes, comme je le crois: dans ce cas, il ne manquera sûrement pas d'en convenir, et d'abandonner une route où il égarerait ses nombreux admirateurs. Il serait affligeant pour un écrivain aussi estimable et aussi religieux, de s'entendre reprocher d'avoir corrompu le goût, ou de se voir accuser de n'avoir été qu'un philosophe adroit.

POESIE.

SCENE D'UNE TRAGÉDIE INÉDITE.

Lue par M. Arnault, *à la dernière Seance publique de la Classe de la Langue et de la Littérature Française.*

Deux factions célèbre, a dit M. Arnault, sous le nom de Guelphes et de Gibelins, désolèrent l'Italie depuis la fin du onzième siecle jusqu'à celle du quatorzième. C'est à Florence particulierement qu'elles s'entrechoquèrent avec le plus de fureur. Les querelles d'opinions y dégénérèrent souvent en combats, les combats en massacres, et la victoire y fut souvent suivie de la proscription du parti vaincu.

Las de vaincre, à proscrire on mit bientôt sa gloire.

L'échafaud fut dressé sur le champ de victoire ;
Les soldats fatigués firent place aux bourreaux ;
On ouvrit les prisons pour remplir les tombeaux ;
La loi rendit au fer sa victime échappée,
Et la hache abattit ceux qu'épargna l'épée.

« A la suite d'une de ces batailles toujours funestes à l'état, les chefs de la faction victorieuse mirent un jour en délibération la destruction de Florence, de la ville où leurs ennemis avaient dominé si long-temps, où leurs rivaux reprenaint sans cesse de nouvelles forces. Uberti, chef de la famille de ce nom, et général de l'armée victorieuse, s'éleva seul contre cette proposition.

« Si quelques-uns de vous, dit-il à ses propres soldats, craignent leur patrie, qu'ils fassent ce qu'ils pourront pour la détruire ; pour moi, je prétends la défendre avec la même valeur dont j'en ai chassé vos tyrans.

« La fermeté d'Uberti produisit sur les Florentins le même effet que celle de Scipion sur les Romains. On se souvient qu'après la bataille de Cannes, ce dernier fit jurer sur son épée de voler au secours de Rome à ceux là même qui s'étaint rassemblés pour l'abandonner au pouvoir d'Annibal.

« Uberti était aussi un héros ; Machiavel le nomme avec admiration, et le Dante, en le damnant, le proclame grand homme. Des circonstances semblables inspirent aux âmes de même trempe de semblables résolutions.

« Ce fait est le sujet de la scene que l'on va entendre ; scene où l'on a aussi tenté de peindre les divers intérêts qui font mouvoir les hommes d'un même parti, les réunissent un moment contre l'ennemi commun, et les diviseront dès qu'ils seront en possession du pouvoir.

(*La Scene se passe au milieu des Apennins, dans une Caverne. Uberti s'y entretient d'abord seul avec Spada, son Ami.*)

« Uberti, après avoir exposé son projet d'arracher le pouvoir aux mains des Gibelins ; après avoir dit qu'il vient délivrer l'état, et non le ruiner ; après avoir fait connaître les peines qu'il se donne pour contenir les hommes de son propre parti, moins animés par l'intérêt public que par leur ressentiment particulier, ajoute :

Mais quel bruit, quel éclat de ces retraites sombres
Dissipent tout-àcoup le silence et les ombres ?
Ce sont nos conjurés, Il viennent concerter
Le grand, le dernier coup qui nous reste à porter.
Guelphe comme eux, Spada, reste, et tu vas connaitre
Les grands événements que ce jour verra naitre.

SCENE III.

UBERTI, SPADA, CORSO, PAZZI, ALIGHERI, COME, GUELPHES.

(*Ils sont tous armés ; quelques-uns portent des Flambeaux.*)

UBERTI.

Des droits les plus sacrés généreux défenseurs,
Vous, qui prets à marcher contre les oppresseurs ;
Qui de gloire altérés non moins que de vengence,
Voulez, pour mieux frapper, frapper d'intelligence,
Guelphes, connaissez tous quels moyens différents
Vont arracher l'empire aux mains de vos tyrans,
Affranchir le pays d'un honteux esclavage,
Et vous reconquerir votre propre héritage.
Par moi seul enfantés, de si hardis projets
De cent talents divers attendent leurs succès ;
J'ai su les préparer. Instruit par vos suffrages,
Parmi les plus vaillants choisissant les plus sages,
Entre tous les esprits qu'imploraient nos besoins.
Du commun intérêt jai partagé les soins.
D'un parti dispersé par des coups si funestes,
Tandis qu'Alighéri réunissant les restes,
Ralliant dans ces bois, sous ces rocs escarpés,
Trois milles fugitifs au carnage échappés,
Corso, dans ce lieu même, amassait en silence
Le fer que les Génois à nos bras ont prêté.
Pazzi, non moins heureux, par un triple traité
A partager l'honneur d'une telle entreprise,
Déterminait les chefs de Bologne et de Pise,

Des Lucquois, leurs riveaux vous obtenait l'appui,
Trois puissants alliés, qui d'acord aujourd'hui,
Dans la ville avec nous sont prêts à s'introduire,
Assez forts pour servir et point assez pour nuire.
Florence cependant, en butte à tant d'efforts,
N'est pas moins menacée au dedans qu'au dehors.
Craignons peu les tyrans: tandis qu'ils nous proscrivent,
Jusque dans leurs conseils mes regards les poursuivent.
Leur fol aveuglement au comble est parvenu;
Et tout leur est caché quand tout nous est connu.
Avec nos affidés dont leurs murs se remplissent,
De la sédition tous les germes se glissent;
Vont des palais du noble au toit des artisans
Faire à nos intérêts de nouveaux partisans,
Réveiller de ceux-ci la colere endormie,
De ceux-là rassurer la foi mal affermie;
Flatter tous les penchants, offrir pour suborneur
A beaucoup l'intérêt, à quelques-uns l'honneur.
Quoi de plus! Bondelmonte à sa haine infidelle
Doit en notre pouvoir mettre la citadelle,
A l'heure où prevenu par un commun signal
Aux conjurés Guidon ouvrira l'arsenal;
A l'heure où Médicis à nos braves cohortes
Du rempart qu'il commande aura livré les portes.
Laissez entrer l'espoir en vos cœurs étonnés.
Les serments sont reçus, les ôtages donnés,
L'instant fixé: l'airain dont les accents funebres
Réveillent la priere au milieu des ténebres,
A minuit sonnera le signal concerté,
Signal de la victoire et de la liberté.

CORSO.

Crois-en l'ardente élite en ces lieux réunie;
Le courage applaudit aux projets du génie,
Et n'attend que la nuit qui doit favoriser
Nos bras impatients de les réaliser.
La nuit est loin encore! et quel long intervalle
De ce moment à l'heure et tardive et fatale
Où nous pourrons enfin écouter librement
Ce droit des opprimés, ce juste emportement
Qui du faible souvent fait un homme invincible,
Et qu'en nous la contrainte a rendu plus terrible.

PAZZI.

Tels sont nos vœux à tous: oui, les maux différents,
Les maux que l'avarice et l'orgueil des tyrans
Si long-temps sur ma tête ont versés sans mesure,
Je veux à ces tyrans les rendre avec usure.
L'exil, la pauvreté, l'absolu dénûment
Seront pour eux encore un trop doux chatiment.
Les trésors amassés par mes travaux prosperes,
L'héritage sacré que m'ont transmis mes peres,
Sans pitié, sans pudeur ils me les ont ravis;
De mes biens à loisir ils se sont assouvis;
Ah! leurs biens, tous leurs biens de ma longue indigence
Pourront seuls appaiser la soif et la vengeance.

ALIGHERI.

Que leur or satisfasse à ton inimitié,
A si bas prix mon cœur ne met pas sa pitié.
C'est leur sang, tout leur sang qu'il faut à ma colere,
A la douleur d'un fils, au désespoir d'un pere.
Tant qu'ils vivraient, leur sort me semblerait trop doux.
Mon pere et mes enfants sont tombés sous leurs coups.

UBERTI.

Et qui donc de leurs lois n'a pas été victime?
N'a pas à les punir d'une injure ou d'un crime?
Mais nos champs envahis: nos palais saccagés,

Même aprés le combat nos parents égorgés;
Mais nos propres malheurs sont-ils les seuls outrages
Que vengent aujourd'hui nos bras et nos courages!
Ah! tout un peuple en proie aux fureurs d'un parti,
Des lois, des saintes lois le cours interverti;
Du plus vil factieux le plus léger caprice
Usurpant et la force et le nom de justice,
Un pouvoir méprisé jusque dans sa rigueur,
Qui faible sans pitié, qui cruel sans vigueur,
N'a pour justifier sa longue tyrannie,
Ni les droits du bonheur, ni les droits du génie,
Voilà des attentats pour les cœurs généreux,
Pour vos cœurs, pour le mien mille fois plus affreux
Que les sanglants arrêts qui font notre infortune.
Dévoués sans reserve à la cause commune,
Que tout autre intérêt nous devienne étranger!
C'est l'état avant tout que nous devons venger.
Vaincre en est le moyen, quant au reste à m'en croire,
Nous en reparlerons, mais après la victoire.

COME.

Non: avant le combat. Uberti, si tu crois
Pouvoir des opprimés nous contester les droits,
C'est avant le combat qu'il faut que l'on m'explique
Quel projet dissimule et suit ta politique;
Tout en nous excitant pourquoi tu nous retiens;
Comment mon intérêt s'accorde avec les tiens.
C'est avant le combat qu'il m'importe d'apprendre
Quel prix tu mets au sang qu'on est prêt à répandre;
Où tendent les succès que tu nous as promis;
Si le plus juste espoir ne nous est pas permis;
Si tu nous interdis, même avant la victoire,
La vengeance, aux proscrits plus douce que la gloire.

UBERTI.

Je t'interdis le crime; et ma sévérité
Compte encor malgré toi sur ta docilité.
Je ne t'impute pas le soupçon qui t'égare;
Le malheur te rend seul ombrageux et barbare.
Ton malheur dure encor, c'est lui qui m'a blessé.
Tu le désavoûras quand il aura cessé.
Un sort plus doux rendra ton âme à l'indulgence;
Ou pour toi s'il n'est pas de bonheur sans vengeance,
Des lois que nous servons tu voudras l'obtenir,
Et ne point imiter ceux que tu vas punir.

ALIGHERI.

Il faut les imiter, s'il faut qu'on les punisse.
Pour eux le vol fut droit, l'assassinat justice;
N'abrogeons pas leurs lois, et sans plus discuter,
Mettons notre vengeance à les exécuter;
Leurs fureurs ont rendu les nôtres légitimes;
Ainsi les châtiments seront égaux aux crimes;
Les pleurs paîront les pleurs, le sang paîra le sang.
Nul de nous à leurs yeux ne parut innocent,
Nul d'entr'eux devant nous ne doit obtenir grâce.
Mais c'est peu de détruire eux, leur regne et leur race;
Détruisons jusqu'aux murs qui, pour quelques moments,
Les dérobent encore à nos ressentiments.
Ces murs du sang des miens rougis par leur furie,
Ces murs qui m'ont proscrit ne sont plus ma patrie;
Qu'ils tombent! j'ai juré leur ruine, et je voi
Que tout Guelphe y conspire et la jure avec moi.

(Il se fait un mouvement.)

UBERTI.

Ah! s'il doit obtenir l'aveu qu'il ose attendre,
Guelphes, épargnez-moi la douleur de l'entendre
Cet aveu.... Mon arrêt m'a causé moins d'horreur
Que l'odieux serment dicté par sa fureur
Malheur aux Gibelins? mais enfin leur furie
N'a pas exterminé jusqu'au nom de patrie.
Ils ont de leurs enfants épargné le berceau;
Ils ont de leurs ayeux respecté le tombeau.
Au secours de l'état je croyais vous conduire;
Je voulais le sauver, vous voulez le détruire;

Je vous rends le pouvoir que vous m'avez
commis:
Frappez le plus cruel de tous vos ennemis,
Armé pour le bon droit et non pour l'injustice,
Noble conspirateur et non pas vil complice,
Je saurai dans la tombe emporter les secrets
Qui liaient la fortune à vos vrais intérêts.
Frappez, sans croire, ingrats, que mon cœur vous pardonne:
Je vous punis assez quand je vous abandonne;
Mais quoi! quelle stupeur succéde à vos transports?
Même avant le forfait vous sentez les remords!
Oublions, mes amis, une erreur passagere;
Et tout au mouvement que l'honneur vous suggere,
Promettons sur ce fer, d'une commune voix,
De raffermir l'état, de relever les lois,
Sans qui toute alliance est bientôt désunie,
Sans qui tout est licence, ou tout est tyrannie.

LES GUELPHES.

Nous le jurons!

UBERTI.

J'accepte et j'en crois ce serment.
Il est digne de vous. Que sans perdre un moment,
Chacun se rende au poste où son honneur l'appelle.
La confiance, amis, d'accord avec le zele,
Assure le succès de vos heureux efforts.
Corso dirigera nos projets au-dehors:
Au dedans ils seront réglés par mon audace.
Là le risque est plus grand, là surtout est ma place.

(Les Guelphes sortent.

SCENE IV.

UBERTI, SPADA.

SPADA.

Tant de férocité m'étonne.... Je frémis....

UBERTI.

Etonne-toi plutôt de les voir si soumis!
A l'homme ainsi le mal de tout temps fut facile.
A la voix qui l'ordonne il n'est que trop docile.
Mais le chef que le crime a rendu triomphant
Est bien mal obéi sitôt qu'il défend.

SPADA.

Grâce au noble ascendant d'une arme ardente et ferme
Ce jour à tant d'horreurs te verra mettre un terme.

UBERTI.

Te l'avoûrai-je, ami, je l'espere; je croi
Qu'à ces jours de fureur, de désordre et d'effroi
Succéderont des jours glorieux et tranquilles.
C'est aux convulsions des discordes civiles,
Où le crime lui-même est empreint de grandeur.
Que plus d'un peuple a dû sa force et sa splendeur
Dans ces cruels effets quelquefois salutaire,
Ce fléau qui parcourt incessamment la terre,
Laisse, en affermissant ce qu'il n'a pas détruit,
Le sage moins timide et le fort plus instruit,
Oui, souvent dans l'horreur du tumulte où nous sommes,
Les grands événements ont formé ces grands hommes,
Dont l'audace arrachant au pilote incertain
Le gouvernail public usurpé par sa main,
Au plus fort du péril a soustrait au naufrage
Le vaisseau moins brisé qu'éprouvé par l'orage.
Mais retourne en nos murs....

MESSAGE

DU PRESIDENT DES ETATS-UNIS.

Traduit du National Intelligencer.

Novembre 29, 1809.

Le President des Utats-Unis à communiqué au congrés, par Mr. Graham, le Message suivant:

Mes Concitoyens du Sénat et de la chambre des Représentans,

Pendant le tems de nôtre dernière assemblée j'eus la satisfaction de communiquer un arrangement fait avec une des principales nations belligérentes, hautement important, et d'autant plus qu'il présageait un arrangement plus étendu. C'est avec

un profond regrêt que je viens présentement vous informer, que la perspective favorable a été obscurcie, par un refus du gouvernement Anglais à ne point reconnaitre l'acte de son ministre plénipotentiaire, et poursuivant la même politique envers les Etâts-Unis, ainsi qu'il sera vu par les communications du ministre qui a été envoyé pour le remplacer.

Quelles que puissent-être les raisons données pour un désaveu des engagemens formés par des fonctionnaires diplomatiques, dans des cas où par les termes de l'engagement une ratification mutuelle est reservé; et où notice à tems peut avoir été donné d'un départ d'instructions; où dans des cas extraordinaires violant essentiellement les principes d'équité; un désaveu ne pouvait pas être craint dans un cas où une telle notice de violation n'éxistait pas; et où une telle ratification n'était pas reservée; et plus spécialement, où, comme il est à présent prouvé, un engagement serait exécuté sans une telle ratification, était désignée par les instructions données, et où il avait été libéralement mis en immediate exécution de la part des Etats Unis.

Ces considérations n'ayant pas restraint le gouvernement Britannique de désavouer l'arrangement, en vertu desquelles ses Ordres en Conseil devaient être revoqués; et l'événemeut autorisant le renouvellement de communications commerciales n'eussent pas lieu; il devint une question nécessairement d'égale urgeance et importance, savoir, si l'acte prohibant cette interruption de communications commerciales, ne devait pas être consideré comme restant en légale force, cette question ayant été déterminée à l'affirmative, après due délibération, une proclamation à cet effet fut publiée. Cependant, il ne pouvait qu'arriver, qu'un retour à cet état des choses, de celui qui avait suivi l'éxécution de l'arrangement par les Etats-Unis, jetterait de nouvelles difficultés. Dans les vues de les diminuer autant que possible, les instructions du secretaire du tresor, qui sont mises devant vous, furent transmises aux Collecteurs des divers ports. Si en permettant aux navires anglais de partir sans donner de securité pour ne pas aller dans leurs propres ports, il paraitrait que la teneur de légale autorité n'avait pas été strictement suivie, cela doit être attribué au grand désir qui était senti qu'aucun individu ne reçut d'injure par un événement si imprévu: et je m'en rapporte à l'égard du congrés pour les equitables intérêts de nos propres citoyens, d'adopter telles provisions ultérieures qu'il croira être nécessaires, pour une remission générallé des peines involontairement encourues.

Le rappel du Ministre désavoué, ayant été suivi par la nommination d'un successeur, il y avait lieu d'esperer que la nouvelle mission contribuerait à adoucir l'attente trompée qui avait eu lieu, et léverait les causes qui avaient embarrassé si long tems le bon entendement entre les deux nations. — Il ne pouvait pas être douté qu'au moins il ne fut chargé de quelques explications conciliatoires sur ce qui s'était passé, et des propositions substituées à l'arrangement rejetté. Raisonnable et universelle comme cet attente pouvait être, elle n'a pas été remplie. Aux premières ouvertures officielles du nouveau Ministre il fut apperçu qu'il n'était pas autorisé à entrer en explication dans aucune des branches de l'arrangement désavouée; ni qu'il n'avait aucune autorité à substituer des propositions quant à la branche qui concernait les ordres en conseil; et finalement que ses propositions à l'égard des autres branches, sur l'attaque de la frégate Chesapeake, étaient fondées sur une présomption constamment déclarées être inadmissible par les Etats Unis, dont le premier pas vers un arrangement devait commencer par là; la proposition en même tems, omettant même une reférence à la responsabilité des officiers pour leurs agressions meurtrieres, et assurant une reclamation non moins contraire aux loix et pratiques Anglaises, qu'aux principes et obligations des Etats Unis.

La correspondance entre le département d'Etat et ce Ministre, montrera avec combien peu de nécessité les traits présentés dans son commencement, ont été variés dans leurs progrés. Elle montrera aussi que, oubliant le respect qui est du à tout gouvernement, il ne s'est pas reprimé, de faire des imputations á celui ci, qui ont nécessité de faire connaitre qu'il ne serait plus reçu aucune communication ultérieure de lui. — La nécessité de cette démarche sera annoncée à sa majesté Britannique par l'organe du Ministre plénipotentiaire des Etats Unis à Lon-

dres. Et ce serait indiquer un besoin de confiance due à un gouvernement qui entend si bien et qui exigé ce qui est séant des ministres etrangers auprès de lui, pour ne pas inférer que la mauvaise conduite de son propre Représentant, sera vue, par lui, sous le même point de vue, qu'elle a été regardée ici. Le gouvernement Britannique apprendra en même tems, qu'il sera donné, une grande attentionaux communications qui seront faites par tout autre canal qui pourra lui être substituée. Il serait très heureux, si le changement à cet egard, était accompagné d'une revision favorable de cette politique inimicale qui a été si long tems poursuivie envers les Etats Unis.

Avec la France, l'autre belligérant, ses transgressions sur nos droits commerciaux ont long tems été le sujet de nos justes remontrances, et la position de nos rélations ne correspond pas avec les mesures prises de la part des Etats-Unis, pour effectuer un changement favorable. Le résultat de plusieurs communications faites à son gouvernement, en conséquence de l'autorité investie à l'Exécutif par le Congrés, est contenu dans la correspondance de nôtre ministre à Paris, présentement mise devant vous.

Par quelques autres belligérans, quoi que professant des justes et amicales dispositions, des injures matériellement affectant nôtre commerce, n'ont pas été duëment controllées ou reprimées. En ce cas, les interpositions jugées convenables, n'ont pas été négligées. Mais il mériterait la considération de la législature pour voir combien la sureté et l'honneur du pavillon peut être consulté, par des provisions suffisantes, contre cette collusive prostitution commise par des individus indignes du nom américain, qui a tant favorisé le réel ou prétendu soupçon sous lequel le commerce honnette de leurs concitoyens à souffert.

A l'égard des relations avec les pouvoirs sur la côte de Barbarie, rien ne s'est passé qui ne soit de nature à inspirer plûtot de la confianee que de la méfiance, quant à la continuation de l'amitié éxistante. Et avec nos voisins les Indiens, le juste et affable système continué à leur égard, à aussi conservé la paix et avancé de plus en plus, des habitudes favorables à leur civilisation et à leur bonheur.

D'un état qui sera fait par le Secrétaire de la Guerre, il sera vû, que les fortifications sur nos frontières mâritimes, sont en plusieurs des ports complettées, fournissant la défence qu'on en attendait; et qu'un tems plus long est requis pour rendre complets les travaux dans les ports de New-York et en quelques autres endroits. Par l'augmentation des travaux et l'emploi d'un grand nombre de personnes aux arsenaux publics, l'approvisionnement de petites armes, d'une qualité supérieure, parait accroitre annuellement à une proportion qui, avec celles faites par contrats privés, peut être considéré comme pouvant fournir à l'éxigence publique.

L'acte du congrés faisant provision pour l'équipement de nos vaisseux de guerre, à été plainement mis à exécution. Je refére à l'état du sécretaire de marine pour l'information qui peut-être propre à ce sujet. A cet état est ajouté une vue de la translation des appropriations autorisées par la session précédant la dernière, et le fondement sur lequel cette translation a été faite.

Quel que puisse être le cours de vos délibérations au sujet de nôtre établissement militaire, je croirais manquer à mon devoir, si je ne recommandais à votre sérieuse attention, l'importance de donner à nôtre Milice, le grand boulevard de nôtre sureté, et la ressource de nôtre pouvoir, une organisation la mieux adaptée aux situations évantuelles, auxquelles les Etats-Unis doivent être préparés.

Les sommes qui avaient été auparavant accumulées dans le trésor, ensemble avec les recettes faites durant l'année finissant au 30 Septembre passé (et montant à plus de neuf millions de gourdes) nous ont mis en êtat de remplir nos engagemens, et à défrayer les dépenses courantes du gouvernement sans recourir à un emprunt. Mais le peu de sureté qu'il y a dans nôtre commerce, et la diminution conséquente du revenu public, produira probablement un déficit dans la recette de l'année suivante, pour lesquels et autres détails, je refére à l'état qui sera transmis de la trésorerie.

Dans l'état qui a été présenté, de nos affaires avec les grandes parties engagées dans une guerre longue et désastreuse, faite d'une manière également injurieuse et injuste contre les Etats Unis, comme une nation neutre, la sagesse de la Législature Nationalle sera encore requise sur l'importante décision

de l'alternative devant elle. J'ai une entière confiance que cela sera rencontré avec un esprit digne des conseils d'une nation forte, tant dans la rectitude de ses droits, que soigneuse de son honneur et de sa paix ; et que le résultat sera étampé par une unanimité digne de l'occasion, et il n'y a pas de doute qu'il sera supporté par chaque portion de nos citoyens, avec un patriotisme éclairé et renforcé par l'expérience.

Au milieu des torts et des véxations éprouvés par des causes externes, il-y-a lieu de nous féliciter de la prospérité et bonheur coulant de nôtre situation chez nous. Les bénédictions de santé n'avaient jamais été plus universelles. Les fruits de la saison, quoiqu'en divers articles particuliers et en quelques districts, soyant courts de leur perçû accoutumé, ils sont plus que suffisants pour nos besoins et nos conforts. [illegible] de nôtre pays présente partout l'évidence d'entreprises louables, des capitaux [illegible] mêmes, et de durable amélioration. Dans la culture de matériaux et l'[illegible] de manufactures utiles, plus spécialement dans l'application générale de fabriques de ménage, nous voyons une diminution rapide de nôtre dépendance en approvisionnemens étrangers. Et il n'est pas [illegible] [illegible] ion, que cette révolution dans nos poursuites et habitudes, se trouve être une conséquence de ces édits impolitiques et arbitraires, par lesquels les nations contestantes, chacune d'elles en s'efforçant d'obstruer nôtre trafic avec l'autre, ont avancé les moyens de nous procurer les productions et manufactures desquelles les notres commencent à s'établir.

Rappellant toujours, que pour chaque avantage qui peut contribuer à distinguer nôtre lot de celui auquel les autres sont condamnés par le malheureux esprit du tems, nous en avons l'obligation à la divine providence, la bonté de laquelle a été étendue si remarquablement sur cette nation accroissante. C'est à nous à cherir une dévote gratitude, et implorer de la même source toute puissante, une bénédiction sur les consultations et mesures qui doivent être prises pour la sureté et prospérité de notre bien aimé pays.

JACQUES MADISON.

La lettre de Mr. le comte Champagny au général Armstrong à notre No. prochain.

NÉCROLOGIE.

Vendredi dernier 1er. Xbre. les restes de Madame Guieu, Epouse de M. Guieu, de la maison de Guieu et Bion, négocians de cette ville, furent déposés dans la tombe du cimetiére de l'église catholique la Trinité, en présence d'un concours immense de Parens et Amis, qui lui firent tous la larme à l'œil, un adieu Eternel!

La mort prématurée de cette respectable et bienfaisante dame, a été occasionnée par un de ces événemens funestes inattendus et précédée de circonstances si affligeantes, que l'ame la plus insensible en serait touchée. En disant souvent dans la conversation qu'elle finirait ses jours d'une manière violente, elle semblait présager ce qui devait lui arriver de facheux; et le Jeudi 23 Novembre, la veille de la catastrophe malheureuse qui la conduite au tombeau, elle dit dans un diner qu'elle donna à ses amis, que c'était le dernier qu'elle aurait le plaisir de leur donner. Le lendemain sur les onze heures du midi, étant occupée dans sa chambre à préparer un [illegible] pour un cher enfant, debout devant la cheminée tournant le dos au feu et jettant les coupons derrière elle sans faire attention que celà pouvait devenir dangereux, tout à coup le feu prit à ces coupons qui le communiquèrent à ses habillemens, et avant que secours pût lui être donné, les flammes avaient fait des ravages affreux. Aux cris perçans et lugubres que la frayeur et la douleur arrachait à cette infortunée victime, son époux accourut avec précipitation, et en s'efforçant à la délivrer, il se brula une main de manière à faire craindre des suites facheuses. Après être parvenu à délivrer son épouse du danger éminent qui la menaçait, elle fut mise au lit d'où elle ne se releva plus. La frayeur et les souffrances occasionèrent des couches prématurées d'un enfant mort. La nuit du lendemain fut encore témoin d'un accident qui a fini pour abréger ses Jours. Les personnes qui étaient auprès de son lit pour la soigner, par trop d'empressement ou pour toute autre cause inconnue, mirent le feu aux rideaux de son lit qui furent consommés dans un clin d'œil et dans le fort du progrès des flammes la malheureuse souffrante en ouvrant les yeux pour les voir, s'écria d'un ton douloureux : Mon dieu! est-il décrêté par le destin implacable que je doive finir mes jours au milieu

des flammes? Que vôtre sainte volonté s'accomplisse! Elle était douée d'un cœur sensible et bienfaisant, fille soumise, épouse fidéle et mere tendre. Elle laisse un mari inconsolable et un enfant aimable qui est encore trop jeune pour savoir apprécier une perte aussi irréparable. Laissant des regrêts dans le cœur de tous ceux qui avaient le bonheur de la connaitre, et sa perte sera sentie par ses Parens et Amis, jusqu'à ce que le tems, qui efface tout, l'aye ensevelie dans l'oubli.

RESUME POLITIQUE

NOUVELLES DE L'EUROPE.

Le Navire fin voilier l'Hercule cap. Vose arrivé le 24. du courant à New-York en 31. jours de passage de Liverpool, nous fournit l'occasion de donner à nos lecteurs quelques nouvelles très intéressantes de l'Europe.

Les papiers publics de la Hollande du 14. 8bre. et le Moniteur de Paris du 6. assurent que la paix entre la France et l'Autriche a été signée le 3. Cet heureux événement fut annoncé aux habitans le 10. par une décharge d'artillerie, le son des cloches et autres démonstrations de joye, dignes de l'occasion. En outre de ce rapport on dit que le gouvernement Anglais en avait reçu la confirmation par le commandant des troupes à Walcheren. Plusieurs rapports corroboratifs étaient parvenus, est-il dit, dans cette isle, et le 14. les batteries et batteaux plats du Zuy-derzée tirérent en rejouissance de cet événement. Les termes de ce traité n'ont pas encore transpiré, mais on présume que cette paix est autant glorieuse pour la France qu'elle est humiliante pour l'Autriche.

On dit que la répugnance de l'Empéreur François à céder spalatro avait été la cause principale de la prolongation de sa conclusion; mais non seulement il a consenti à céder ce port insignifiant situé dans le Golfe Adriatique mais aussi toute la Dalmatie.

Rien d'officiel ne nous est parvenu qui puisse nous mettre en état de donner à nos lecteurs cette nouvelle avec quelque certitude; cependant, autant que nous Souhaitons qu'un événement aussi heureux aye eu lieu pour le bonheur de l'humanité, nous sommes inclinés à croire qu'il n'est pas hors de probabilité.

Il s'élevait des doutes à Londres sur la signature de cette paix, en ce qu'on n'avait pas entendu, comme de coutume, les décharges d'artillerie sur les côtes de France, en signe de rejouissance, ni que le *Royal Courant* d'Amsterdam papier officiel, n'en fesait pas mention. Quoi que ces deux cas fussent des preuves indicatives qu'elle n'avait pas été signée, nous n'admettons pas cette probabilité, en ce qu'il pouvait bien avoir été donné des ordres de garder le silence jusqu' à ce que les articles fussent rendus publics.

On dit que l'Empéreur d'Autriche céde à la France, par ce traité de paix la Carrinthie, Carniole, Stiri, Istrie, la haute et la basse Autriche jusqu'à Presbourg qu'il abandonne aussi la Galicie et consent à se démettre du titre d'Empéreur, de sorte qu'il ne lui reste plus que la Bohême et la Hongrie. Quoi que nous soyons porté à croire celà très possible nous n'avons rien vu, dans les nouvelles qui nous sont parvenues, qui nous engage à y donner une croyance implicite; de sorte que cet article reste encore seulement une conjecture.

Il n'en est pas de même du traité de paix entre la Russie et la suede: elle est annoncée d'une maniére officielle. Cette paix fut signée à Fredericksham le 17. 7bre. et la ratification devait avoir lieu à Petersbourg dans quatre semaines. Il est dit dans ce traité que le roi de Suede s'engage d'exclure les Anglais de ses ports; mais il se reserve le droit d'importation du sel et de denrées coloniales.

En Angleterre le cabinet n'était pas encore définitivement arrangé—on y était encore dans l'incertitude sur celui qui occuperait en propre la place de ministre des affaires étrangeres—Le parlement avait été proroge jusqu'aprâs les fêtes de Noël.

Des Etats-Unis nous n'avons à annoncer que le commencement des séances du congrés—Elles eurent lieu lundi dernier; mais un quorum ne fut définitivement formé que le Mardi, et le lendemain le president envoya le message que nos lecteurs trouveront traduit dans ce Numero.

L'intérieur du pays n'offre rien qui soit digne de remarque, excepté celle que nos concitoyens paraissent tous animés d'un même esprit pour repousser les agressions injustes des belligérens en cas de besoin; et donner au digne président qui est au timon du gouvernement, l'appui et la confiance qu'il merite si bien.

Imprimé et publié par J. J. Negrin.